



Hélène Eristov, Claude Vibert-Guigue, Walid al-As`ad et Nada Sarkis (dir.)

Le tombeau des trois frères à Palmyre Mission archéologique franco-syrienne 2004-2009

Presses de l'Ifpo

B. Contexte intellectuel et scientifique russe

DOI : 10.4000/books.ifpo.14272
Éditeur : Presses de l'Ifpo
Lieu d'édition : Beyrouth
Année d'édition : 2019
Date de mise en ligne : 26 mai 2020
Collection : Bibliothèque archéologique et historique
EAN électronique : 978-2-35159-551-0



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 16 juin 2019

Référence électronique

B. Contexte intellectuel et scientifique russe In : *Le tombeau des trois frères à Palmyre : Mission archéologique franco-syrienne 2004-2009* [en ligne]. Beyrouth : Presses de l'Ifpo, 2019 (généralisé le 28 février 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/ifpo/14272>>. ISBN : 978-2-35159-551-0. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ifpo.14272>.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

frappante par sa qualité, est une vraie perle ; c'est surtout sa hauteur qui impressionne par comparaison avec les tombeaux de l'ancienne Panticapée ; ceux-ci, certes un peu plus tardifs, sont l'œuvre d'artisans tout à fait ordinaires, profondément provinciaux, alors que la peinture de la catacombe de Palmyre doit son existence à un peintre qui vivait dans quelque centre culturel où fleurissait l'art. Bien sûr, après avoir vu la catacombe, on ne peut plus dire ce que disait Mau, un des meilleurs spécialistes de l'art antique : pour lui, après Septime Sévère, la peinture est tombée en décadence et son métier s'est relâché²¹⁷. Ce que nous enseigne l'histoire de l'art antique, c'est qu'il n'y a jamais eu de décadence complète, et dans l'art romain tardif, on remarque en permanence un mouvement en avant et la recherche de nouvelles voies²¹⁸. Comment, dans un métier grossier, la peinture fraîche et nouvelle des catacombes romaines aurait-elle pu s'épanouir ? Les idées nouvelles à elles seules ne pouvaient construire un nouvel art, étant donnée, en art, l'importance des formes. Quant à ces dernières, le nouvel art chrétien et l'art byzantin représentent l'ensemble des stades ultérieurs tardo-antiques. Ce dernier a fourni presque toutes les formes utilisées pour un contenu nouveau. Ainsi, l'art antique a un lien direct et organique avec le nouvel art chrétien. À cet égard, la catacombe de Palmyre

est particulièrement importante. Sa décoration s'avère être une nouvelle confirmation de ce qui a été dit plus haut.

(p. 29) Si le langage des formes de l'art grec à l'époque impériale est devenu universel, la raison en est qu'il a toujours et partout deviné les besoins et su s'adapter aux goûts locaux ; c'est le cas dans la peinture de la catacombe de Palmyre, peinte selon toute vraisemblance par un grec mais où l'on ne peut pourtant pas ne pas remarquer l'influence de quelques exigences typiquement locales, palmyréniennes. Le peintre a peint le portrait de palmyréniens, le type des visages, local, araméen, est rendu avec tout le réalisme qui à l'évidence était recherché par les commanditaires. Les inscriptions araméennes témoignent du commanditaire ; la population locale araméenne était marquée par la grande culture grecque et aimait l'art grec pour la décoration des tombes de ses proches avec des images et des types de la mythologie grecque, qui, comme en témoigne le monument, devait leur être étrangère²¹⁹. Involontairement, on évoque les paroles de l'antique prophète²²⁰ : les descendants de Japhet ont occupé au sens propre et au sens figuré les territoires des fils de Sem, ils ont recouvert le monde spirituel des descendants des fils de Sem, et l'exemple brillant et évident est devant nous dans ces monuments hellénistiques de la Palmyre araméenne.

B. Contexte intellectuel et scientifique russe

PALMYRE DANS LES TRAVAUX DES SAVANTS RUSSES :
ALEXANDRE NIKITINE
(Traduction du russe : A. Nercessian)

Indépendamment des voyageurs isolés qui ont visité Palmyre au XIX^e siècle, on peut dire que la première expédition scientifique russe dans cette ville antique en 1882 (pl. 4. 1), a été le voyage du prince Sémion Sémionovitch Abamelek-Lazarev (1857-1916), archéologue amateur (pl. 4. 2). Il a fait une description détaillée de la ville, une campagne de photos sur les principaux monuments et copié des inscriptions, dont la grande inscription bilingue (grec et araméen) de la stèle de pierre qu'il a découverte en 1882. Le bilan de ses travaux a paru dans une monographie séparée²²¹. Il parle de sa trouvaille ainsi : ... au troisième jour après mon arrivée, deux Bédouins me montrèrent une petite inscription, à l'ouest des ruines, à une distance d'une verste²²² de la cour d'entrée dans le temple du Soleil entre des ruines magnifiques appelées Séraïl et le cimetière musulman. L'inscription était gravée sur une petite pierre qui sortait verticalement de terre sur un

*demi-archine*²²³. J'ai lu deux lignes dans un grand et élégant caractère et d'après le sens des mots et la position verticale de la stèle, j'en conclus que j'avais là le titre de l'inscription. J'ai un peu fouillé le sable et, immédiatement sous les lettres précédentes, commençait une grande inscription en araméen, assez bien conservée. Étant données les grandes dimensions de la pierre, j'ai immédiatement enrôlé six ouvriers qui ont dégagé la pierre en un jour et demi. Amabelek-Lazarev fit un estampage de l'inscription et copia la partie grecque du texte.

Parmi d'autres savants, Vassili Vassilievic Latychev (1855-1921) professeur de grec classique, s'est penché sur la partie grecque de l'inscription. Son texte complet – grec et araméen – fut publié par Melchior de Vogüé²²⁴ en 1883, d'après les matériaux que lui a envoyés Amabelek-Lazarev. D'autres savants français, allemands et russes participèrent à la lecture du texte et à son interprétation parmi lesquels Paul Foucard, Eduard Sachau, P. Schroeder, G. Dessau, P. Cagnat, S. Rekkendorf, P. Konstantinovic Kokovcov.

217. n. 2 : MAU, *Geschichte der decorativen Wandmalerei in Pompeji*, Berlin, 1882, 462.

218. n. 3 : WICKHOFF, *Wiener Genesis*, Introduction ; A. RIEGL, *Die spätromische Kunstindustrie*, 6sq.

219. n. 1 : STRZYGOWSKI, *l. c.*, 25.

220. Genèse 9, 27.

221. ABAMELEK-LAZAREV 1884.

222. Une verste vaut 1066,8 m.

223. Un archine vaut 0,71 m.

224. 1829-1916.

Pendant ce temps, l'inscription était demeurée à Palmyre, exposée à tous les vents, ce qui compliquait son étude. C'est pourquoi, le 22 avril 1899, à la réunion de la division orientale de la Société archéologique russe, P. Konstantinovic Kokovcov (1861-1942) (**pl. 4. 3**) proposa d'acquérir l'inscription et de la transporter en Russie. Sur demande de l'Académie des Sciences de Russie, l'Ambassadeur entama des pourparlers avec les autorités turques (la Syrie à cette époque faisait partie de l'Empire ottoman), qui répondirent favorablement à la demande de l'Académie. Le sultan Abdul-Hamid II (1876-1928) donna son accord au transfert de la stèle de Palmyre en qualité de présent diplomatique du gouvernement ottoman à l'Empereur de Russie. L'ambassadeur, I. Zinoviev, confia alors au directeur de l'Institut archéologique russe Feodor Ivanovic Uspenski (1845-1928) le soin de se rendre sur place afin d'évaluer les conditions de transport de la dalle. En mai 1900, Uspenski se rendit à Palmyre, accompagné de Jacob Ivanovitch Khoury, drogman hors cadre du consulat général de Russie à Jérusalem (**pl. 4. 4**). Ayant vu l'inscription, il conclut qu'il valait mieux, pour pouvoir la transporter, scier cette pierre de quinze tonnes le long des méplats qui séparaient les quatre panneaux (**pl. 4. 5**).

Pendant ce temps, les pourparlers entre les diplomates russes et le gouvernement turc se concluaient heureusement, et lors de l'audience du 13 octobre 1900 le Sultan annonça à l'ambassadeur de Russie qu'il lui offrait l'inscription et l'autorisait à l'emporter en Russie. L'organisation du transport fut confiée à Khoury, un Arabe chrétien, bon connaisseur des conditions locales et susceptible de trouver un langage commun avec les habitants.

Le 4 mai 1901, Jacob Khoury quitte Jérusalem et le 9, il est à Damas. Il y reste huit jours pour former sa caravane et embaucher des ouvriers. Le 21 mai, il atteint Palmyre et commence à déterrer la pierre et la scier (**pl. 4. 6**). Les complications bureaucratiques ne manquèrent pas car le gouverneur local exigea que Constantinople lui donne une confirmation de l'autorisation de conduire les travaux. Le 15 juillet, Khoury quitte Palmyre, après avoir chargé sur des chariots l'inscription sciée en quatre parties (**pl. 4. 7**). Le 26 juillet la caravane arrive à Damas, et de là, le chargement est acheminé à Beyrouth où il est emballé dans des caisses spéciales. Le 28 novembre, les dalles sont transportées par mer, arrivent à Odessa, puis à Pétersbourg, en train. Le 23 février 1904, le Tarif douanier est installé à l'Ermitage. Le Musée conserve le compte-rendu manuscrit de Khoury comportant une description détaillée du processus de récupération, emballage et transport de l'inscription, ainsi qu'une série de photographies immortalisant toutes les étapes des travaux.

Son transport à Pétersbourg facilita l'accès des chercheurs à l'inscription. La publication du texte permit l'élargissement des recherches consacrées à Palmyre, cantonnées jusqu'alors presque uniquement à son histoire politique. Dans l'étude des systèmes d'imposition de l'Antiquité, Rostovtseff donne sa place au Tarif dans les sources. En 1937, D. Schlumberger²²⁵ publie une étude sur la structure du Tarif de Palmyre. En 1961, S. Kodama donne une traduction du texte en japonais. L'édition complète en russe du Tarif de Palmyre est l'œuvre de Ilia Sholeimovitch Schiffmann (1930-1990)²²⁶ (**pl. 4. 8**).

L'activité de Khoury à Palmyre ne s'est pas limitée au transport du Tarif. Il a également copié un grand nombre d'inscriptions araméennes, photographié des sculptures et peintures de nécropoles souterraines, en particulier celle dite des Trois Frères (**pl. 4. 9, 10**). Les inscriptions ont été publiées en 1908 par P. Konstantinovic Kokovcov, qui donne également les inscriptions des stèles funéraires du Musée de l'Institut russe d'Archéologie de Constantinople²²⁷. Six de ces stèles sont entrées dans les collections de l'Ermitage en 1914. Trois stèles avaient été offertes au Musée en 1909 par Cyrille, Patriarche d'Antioche (**pl. 4. 11, 12**). Tous ces documents ont été dûment publiés et mis à la disposition de la recherche²²⁸.

Une petite collection de tessères palmyréniennes (ces jetons en argile servant de billets de loterie ou de droit d'entrée aux assemblées) a été publiée en 1939 par Andrey Iakovlievic Borissov²²⁹ (**pl. 4. 13**). Les études palmyréniennes se poursuivent au Musée de l'Ermitage et les objets des collections entrent périodiquement dans les catalogues des expositions temporaires thématiques. Enfin, en 2015, la collection des antiquités palmyréniennes a été mise en ligne sur le site du Musée²³⁰.

BIBLIOGRAPHIE ET ARCHIVES : LE VERSANT RUSSE (A. Nercessian)

Le cadre historique des événements

Après le milieu du XIX^e siècle, les grands pays fondent leurs écoles archéologiques en Grèce et à Rome : pour la France, l'École française d'Athènes en 1846, l'École française de Rome en 1875, l'École biblique à Jérusalem en 1890, il en est de même pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, et plus tard les États-Unis. Pour plusieurs de ces pays, l'ouverture de ces établissements coïncide (ou marche de pair) avec la constitution d'un empire colonial. La Russie étant déjà un empire à elle seule, et un empire multiethnique de surcroît, elle ne cherche pas particulièrement à s'étendre hors de ses protectorats. Les archéologues russes auront un pied à Athènes par le biais de

225. SCHLUMBERGER 1937, 271sq.

226. SCHIFMAN 1980 et 2014.

227. KOKOVCOV 1908, 277-302 pl. IX-XIII.

228. ZEJMAL' 1994-a, 76-85 ; ZEJMAL' 1994-b, 236-248 ; SAVERKINA 1971.

229. BORISOV 1939, 221-227.

230. http://www.hermitagemuseum.org/wps/portal/hermitage/learn/interesting_themes/palmira/?lng=fr (Antiquités palmyréniennes au musée de l'Ermitage).

http://www.hermitagemuseum.org/wps/portal/hermitage/learn/interesting_themes/items/palmira_stellas/?lng=fr (Stèles funéraires).

http://www.hermitagemuseum.org/wps/portal/hermitage/learn/interesting_themes/items/palmira_tarif/?lng=fr (Tarif).

http://www.hermitagemuseum.org/wps/portal/hermitage/learn/interesting_themes/items/palmira_history/?lng=fr (histoire).

collaborations mais pas de véritable établissement. Ne pas avoir d'école archéologique russe au pied de l'Acropole, les sauve de l'académisme athénocentrique, qui va conduire les savants à juger des choses antiques par rapport à Athènes. En revanche, peser de tout leur poids dans la région est chargé de sens.

L'entraide scientifique des Russes implique surtout les Français et les Allemands, et d'abord pour des raisons linguistiques : l'élite intellectuelle russe ne défend pas sa langue et confie depuis le XVIII^e s., la formation doctorale de ses savants à l'université de Göttingen. Tous les étudiants devaient donc faire une thèse allemande et par ailleurs le français était une langue très largement pratiquée par les Russes de bonne famille. Cette allégeance à la langue allemande a pour conséquence une lourdeur du style, le refus d'utiliser les pronoms, source de redondances dont le style de Farmakowski est un bon exemple. L'allemand des lettres scientifiques russes, exerce sa forte influence sur la structure de la langue et partant de la pensée. Cependant, parmi les *gentlemen archaeologists*, le français est une vraie langue de communication et de pensée : la publication de l'Institut, *Les Comptes-rendus de l'Institut russe de Constantinople*, a un titre français et bon nombre d'articles sont en français. Ce préambule rend compte des partis pris de traduction et de l'effort pour alléger un style ampoulé où les répétitions abondent. Ce qui conduit le traducteur à filtrer le sens, dans une infidélité absolue au style et à la lettre en général.

À défaut d'un établissement à Athènes, la Russie décide d'avoir un Institut russe d'archéologie, qui sera ouvert à Constantinople, autant pour des raisons d'influence que de territoire. Car le choix du siège de l'Institut n'est pas sans importance : Constantinople-Tsargrad, la ville reine, pèse de tout son poids dans l'histoire légendaire de la Russie ; de par sa forte valeur ajoutée historique et symbolique, elle apparaît comme source de splendeur, de civilisation et de spiritualité. C'est donc à partir de Constantinople que va se faire la recherche archéologique des Russes. Ce choix n'est pas fortuit. Après des siècles de guerre déclarée ou larvée avec la Turquie, les Russes posent le pied à Constantinople, grâce aux efforts déployés par l'ambassadeur de Russie près la Sublime Porte, Nélidov. Accessoirement, Constantinople est stratégiquement placé, au bord des détroits qui permettent l'accès à la Méditerranée. En somme, rien de nouveau.

L'Institut russe d'archéologie de Constantinople a été fondé d'emblée par la couronne en 1895 à l'initiative de Feodor Uspenski, qui en sera le directeur perpétuel. Dans ses statuts, l'Institut se fixe comme but l'étude de la géographie, de la topographie antique, la recherche, historique et archéologique sur les monuments du monde byzantin dans son ensemble. Nélidov inscrit une clause supplémentaire permettant à l'Institut de conserver la moitié des trouvailles.

L'autre point d'ancrage de l'Institut russe d'archéologie est Jérusalem, avec une orientation chrétienne très marquée, et les arrière-pensées d'y renforcer la présence de la Russie et de son Église. L'intérêt de cette implantation est évident

car les marches méridionales de l'Empire russe sont en pays musulman : Caucase, Moyen-Orient. S'il n'est pas question de faire de l'ombre aux catholiques, en revanche accueillir et soutenir les chrétiens arabes est œuvre pieuse, d'autant que la communauté est assez nombreuse parmi les sujets du Sultan et que ce sont principalement de petites gens.

Le Tarif

En 1881-1882, le prince Abamelek Lazarevski découvre le fameux tarif, le texte de *l'édit du maximum* aux confins du monde gréco-romain. Il s'agit d'une grande stèle de 5,17 mètres de large par 2,70 mètres environ, bilingue grec et araméen (pl. 4. 5). Le texte grec est étudié, par Abamelek Lazarevski, quant au texte araméen, il est confié à Charles Melchior de Vogüé qui publie « Les Inscriptions palmyréniennes inédites : un tarif de l'Empire romain », dans le *Journal asiatique* de 1883.

L'importance historique de la trouvaille frappe le monde savant : il faut protéger la stèle et la rendre accessible. Le plus simple est donc de la transporter à Saint-Petersbourg. Après de longues tractations, la stèle fera finalement l'objet d'un présent personnel du Sultan à l'Empereur de Russie pour n'être découpée et acheminée qu'au tournant du siècle. L'Institut de Constantinople organise le voyage de Syrie du Nord pour visiter la Syrie en général et surtout pour préparer cet acheminement dont la relation paraît dans les *Izvestia*, journal de l'Institut de Constantinople. Extraire, scier, emballer, charger sur des chariots... (pl. 4. 6 et 7) Toutes ces étapes ont été photographiées par l'épouse du directeur de l'Institut, Mme Uspenski – passe-temps aristocratique particulièrement bienvenu dans les circonstances. À cette occasion, les voyageurs visitent le tombeau des Trois Frères, dont ce sera la première apparition dans la bibliographie russe (pl. 4. 9 à 10). Uspenski en parle comme d'une découverte très récente et annonce un article de Farmakowski.

Farmakowski (1870-1928) dans le dossier d'archives de l'Ermitage

Farmakowski est un jeune archéologue promis à un bel avenir. Dans les années 1893-1896, il commence à fouiller avec Dörpfeld à Athènes, puis à Olbia, colonie grecque située sur la côte occidentale de la mer Noire, site auquel il consacra sa vie de savant. Il travaillera également avec les Français au Mont Athos, ce qui témoigne de la collaboration entre archéologues. Puis il fait une tournée des capitales avant de prendre le poste de secrétaire scientifique de l'Institut de Constantinople en 1898 -1901. Il ne participe pas à la tournée syrienne d'Uspenski, mais il se voit confier la rédaction du fameux article pour les *Comptes-rendus* (40 pages, figures et planches, couleur incluse) (pl. 3), pour lequel il collationne toutes les données à la suite de la tournée syrienne d'Uspenski. Il n'aura pas vu le tombeau des Trois Frères.

C'est Farmakowski, dont l'article de 1903 est consacré à la peinture funéraire, qui nous a permis de commencer à dévider l'écheveau. Farmakowski a tout lu sur le sujet mais doit faire confiance aux notes des collègues car, pas plus que

Strzygowski, il n'est allé sur place. Des photographies ont été prises, des dessins et aquarelles ont été faits. À partir de ces notes et des publications des collègues, il relit, souligne les manques et scrute les zones d'ombre point par point.

Farmakowski fait une synthèse tant sur la part gréco-romaine que sur la part araméenne et reconnaît à Palmyre le statut de point de contact entre plusieurs civilisations. Ce n'est pas une nouveauté, mais il opère cette synthèse à partir de l'histoire de l'art. Les épisodes mythologiques d'Achille et de Ganymède, d'origine grecque, voisinent avec le Mauvais œil – thème bien enraciné dans le substrat local bédouin – et l'iconographie impériale des *imagines clipeatae* romaines.

Son œil d'archéologue balaie un vaste champ qui inclut les périphéries, comme les côtes de la mer Noire et leur art provincial, mais aussi l'Égypte et les peintures du Fayoum, périphéries propres à recevoir toutes les influences.

Archives

En 1914, l'Institut ferme et ses dépouilles sont partagées. L'État turc demande à garder tout ce qui a trait à la civilisation musulmane tandis que les Russes garderont le reste. Les archives et « les objets du musée », rapatriés à Saint-Petersbourg, se trouvent aujourd'hui à l'Ermitage et à l'Académie des sciences, avec quelques déperditions inévitables. Après la première guerre mondiale, Farmakowski devient Conservateur à l'Ermitage, et poursuit ses fouilles sur le site d'Olbia.

Étant donné que pour la tombe des Trois Frères, Farmakowski s'était appuyé sur des relevés, photos et aquarelles, il était tentant d'essayer de retrouver ces documents préliminaires. Mais où les chercher ?

Notre homme ayant fait sa carrière à Saint-Petersbourg, le point de chute possible de ses archives était l'*Institut d'Histoire de la Culture matérielle* (nom officiel de l'Institut d'archéologie) qui possède des archives, des documents divers et des photographies.

Malheureusement cette recherche n'a guère donné de résultats ; l'autre piste suggérée par l'archiviste – le service des archives photographiques – s'est également révélée décevante puisqu'il ne possède que les clichés qui ont trait aux fouilles d'Olbia.

Farmakowski ayant été conservateur au Musée, c'est donc un autre point de départ raisonnable. C'est d'ailleurs là que la veuve a déposé les papiers de son mari. Une cascade d'autorisations plus tard, on nous remet un dossier Farmakowski, qui ne contient rien d'utile pour notre sujet, sinon une biographie sommaire en forme de dates-clefs.

La pauvreté des résultats révélait à l'évidence une erreur d'aiguillage, causée par notre focalisation sur l'auteur. Il aurait fallu d'emblée s'intéresser à l'Institution – l'Institut russe d'archéologie de Constantinople, et son directeur Uspenski.

Un entretien avec le byzantinologue de l'Ermitage, Yuri Alexandrovic Piatnitski a réorienté notre quête vers les Archives de l'Académie des Sciences, où une partie des archives constantinopolitaines a été déposée.

Nous y avons trouvé une description des archives sur Palmyre dont un dossier (n° 117) concernait les recherches sur les travaux conjoints avec les Français sur le mont Athos ; un autre, plus intéressant (n° 164) contenait non pas les photos elles-mêmes, manquantes, mais le catalogue, précieux du moins pour savoir ce qui avait été photographié. La majorité des photos, faites lors de la tournée Uspenski en Syrie du Nord, concerne le Tarif, mais une quinzaine sont consacrées à la « grotte ». Indubitablement, elles ont servi à Farmakowski pour son travail. C'est en définitive le conservateur de l'Orient antique, Alexandre Nikitine, qui nous a révélé que ces photographies se trouvaient « au département de l'Orient antique de l'Ermitage » et nous les a fait parvenir (pl. 4).

Nous avons eu alors les réponses à nos questions les plus élémentaires. Cependant, pour faire le tour complet du sujet, d'autres fonds d'archives à dépouiller (Académie des Sciences, Archives historiques, bibliothèque de l'Académie des sciences...) nous auraient peut-être donné des dessins et aquarelles et surtout des plans. Tout mène à penser qu'ils existent et qu'un peu de temps nous les fera trouver.

À quelque chose malheur est bon : si l'article de Farmakowski était resté accessible à Damas, certaines questions n'auraient pas été effleurées et la plongée dans les archives n'aurait pas eu cette urgence. Urgence qui nous apparaît justifiée à mesure que les jours passent et que l'actualité recouvre la destruction de Palmyre de nouveaux drames.